maine de notions particulier ou à un groupe culturel. Me fais-je illusion en pensant que les polémiques suscitées par le lancement du latin chrétien manqueraient un peu d'aliment si l'on cherchait un compromis dans ce sens?

Je n'ose guère aborder l'examen du troisième chapitre, dont l'objet échappe à ma compétence : comment caractériser le latin médiéval en tant que phénomène linguistique et littéraire? Je me borne à apprécier la valeur de la formule qu'après lucide examen des théories proposées l'auteur adopte pour qualifier cette langue (il s'agit bien, cette fois, éminemment d'une langue) : idiome de la « respublica clericorum », c'est-à-dire, selon la formule parlante de L. Bieler, une « langue sans peuple », fondée non sur une communauté ethnique, mais sur la tradition d'une collectivité ; donc langue maintenue par une tradition presque nécessairement littéraire, mais qui échappe à l'immobilisme parce que « l'humanisme médiéval n'est pas un emprunt passif et servile, parce qu'il représente une conquête progressive » (p. 44-45), donc un élément de vie. La tradition profane, maintenue par l'école, a été vivifiée par la mentalité chrétienne, et en particulier, pense M^lle^ Mohrmann, par l'augustinisme. Je trouve là le principe d'une orientation dont pourraient s'inspirer les études, demeurées souvent étrangères aux méthodes de la linguistique (p. 37), de certains spécialistes du latin médiéval, et les vues de l'auteur me paraissent propres à inspirer une nouvelle orientation des enquêtes dans ce domaine que son immensité condamne à être presque une « terra incognita ».

J. Marouzeau.

Histoire littéraire.

Henry Bardon, *La littérature latine inconnue ;* t. II : *L'époque impériale* : Paris, Klincksieck, 1956, in-8°, 338 pages.

Félicitons d'abord M. Bardon de son activité : le premier tome a paru en 1952 (cf. cette *Revue*, t. XXX, p. 392), et voici déjà la conclusion de cet ouvrage original. Nous en sommes à l'Empire, et l'on sait que sa thèse sur *Les empereurs et les lettres latines* a donné sur ce point à l'auteur une compétence hors pair. Dans toute la mesure du possible est évité l'écueil d'une pareille tentative : s'en tenir à des listes de noms propres. Les silhouettes sont bien tracées et, dès qu'il y a matière, nous avons des portraits vraiment fouillés.

Tel celui de Varius ; d'heureuses formules : le *de Morte* devait être « une synthèse d'Ennius et de Lucrèce sous l'égide de Catulle » ; des mises au point scientifiques : réfutation des imprudentes théories d'Unger et de Garrod ; conclusion mettant bien à sa place le rival et l'éditeur de Virgile. De Pomponius Secundus : discussion sur la date de

son consulat, sans doute en 44 ; analyse de sa brillante carrière politique : campagne contre les Chattes et ornements triomphaux ; rectification de la date de sa mort : placée par Cichorius en 60 (ce qui n'est pas « la fin du règne de Néron » !), il faudrait la remonter de dix années. Du Maternus du *Dialogue des Orateurs* : réfutation des corrections proposées par L. Muller, Haupt et Stroux ; une tragédie intitulée *Néron* est restituée au poète. De Septimius Serenus qui écrit à la fin du second siècle sur des mètres rares : comme on a de lui jusqu'à une trentaine de vers (rare aubaine !), M. Bardon se livre à son sujet à une analyse littéraire sagace, qui prouve tout ce qu'une main habile et délicate peut encore tirer de ces fragments épars.

Comme le montrent ces quelques exemples, non seulement cet ouvrage épargnera à nos yeux de se reporter aux notices en petits caractères disséminées dans l'admirable *Schanz-Hosius*, mais il apportera aux spécialistes de précieuses mises au point (depuis l'édition d'Hosius, vingt ans d'abondante bibliographie se sont accumulés) et à tous un excellent tableau d'ensemble de chaque période.

« Absence ou néant? » se demande en terminant M. Bardon et, par là, il veut dire : à partir du III^e^ siècle, la rareté parmi les païens de grands écrivains et même d'écrivains tout court est-elle due à ce que leurs œuvres ont disparu (le mot « absence » est bien ambigu) ou à ce qu'ils n'ont jamais existé? M. Bardon n'hésite pas à répondre qu'ils n'ont jamais existé et, reprenant pour le corriger un essai paru dans le *Mémorial* de 1943, il recense les causes vraisemblables de ce tarissement. Il rejette l'évolution linguistique (la langue littéraire étant figée, un grand créateur pouvait se servir du latin que l'on parlait alors), et l'archaïsme (« qui s'était manifesté sans interruption depuis Lucrèce »). Mais il retient l'évolution du public (qui ne goûte plus qu'une éloquence d'apparat sans contact avec le réel), l'enseignement (on ne commente pas les auteurs contemporains, mais les classiques déjà éloignés dans le temps), la reprise lassante des mêmes thèmes. Ces raisons internes n'expliquent pas tout ; M. Bardon insiste avec raison sur les causes extérieures, qui furent décisives : le rôle négatif d'empereurs souvent illettrés, la disparition du mécénat (à quoi j'objecterais que biographies et panégyriques sont d'ordinaire rémunérateurs), l'écrasement des lettres latines par le brillant renouveau des lettres grecques, la menace barbare, enfin et surtout le triomphe du christianisme. Cette conclusion est solidement pensée, élégamment écrite et elle termine dignement ces deux volumes qui sont l'œuvre d'un savant et d'un lettré, en un mot d'un humaniste.

M. DURRY.

Friederich KLINGNER, *Römische Geisteswelt*, 3e éd. : München, Hermann Rinn, 1956, 693 pages, 18 mark.

En 1943, parmi les craquements d'un monde en perdition, retentissait, imperturbable et sereine, la voix de l'antiquité classique : sous le titre de *Römische Geisteswelt, Essays über Schrifttum und geistiges Leben im alten Rom*, Fr. Klingner publiait une série d'articles parus isolément dans divers périodiques et remaniés. Cet ouvrage fut accueilli avec faveur par un public que l'épreuve rendait particulièrcmet sensible au message de l'humanisme. Une deuxième édition (Wiesbaden, 1953) connut le même succès. La troisième, qui paraît sous une forme quelque peu différente, revue, augmentée dans une forte proportion, mérite d'être signalée à nouveau. A la table des matières reproduite (cf. cette *Revue*, t. XXIII, 1945,p. 270, n. 3), s'ajoutent désormais : *Cicero, Dichter und Dichtkunst im alten Rom, Lucrez, Catull, Liebeselegien, Tibulls Elegie auf den Geburtstag des Messalla, Gerechtigkeit, Cicero und Petrarca, Humanität und Humanitas.* De plus, l'essai sur Tite-Live a été entièrement recomposé. Traitant le sujet sous une nouvelle perspective, M. Klingner insiste sur le témoin d'une culture éphémère, sur le porte-parole de l'époque augustéenne, le héraut des vertus ancestrales, garantie de perennité : *virtus, pietas, iustitia, fides, clementia, magnitudo animi, moderatio.* Tite-Live est le dernier à avoir refait l'histoire de Rome dès les origines, car, pour lui, la république n'est point terminée ; elle se prolonge grâce à Auguste, qui remet en cours les valeurs éternelles. Tite-Live réalise que les idées sont plus puissantes que jamais (p. 447). Les faits l'intéressent moins que le déroulement intérieur des forces morales et spirituelles. Une traduction de la *Préface* illustre ce diagnostic.

Rome ne semblait pas prédestinée à la poésie, et pourtant elle a laissé des œuvres poétiques immortelles. Comment les Romains, réalistes, en vinrent à se réfugier dans le monde fictif de l'art, c'est ce que M. Klingner expose dans le chapitre *Dichter und Dichtkunst im alten Rom.*

Il n'existe pas de biographie de Cicéron embrassant dans sa totalité l'homme, l'intellectuel, le politique et l'artiste. En une cinquantaine de pages (p. 92-141), M. Klingner brosse un tableau vivant et nuancé où vie et œuvre s'éclairent mutuellement. Il passe à Lucrèce et, isolant dans le *De rerum natura* la part de l'épicurisme et celle du poète, M. Klingner établit que l'individualité de Lucrèce l'emporte ; pour la première fois, *religio* prend un sens péjoratif.

Catulle introduit dans la poésie la passion de l'*homme* (par contraste avec celle des grandes amoureuses classiques). Malgré les disparates

entre sentiment et expression, il y a plus d'unité qu'on ne le croit dans des pièces comme les *Noces de Thétis et de Pélée*.

L'élégie latine, par comparaison avec les *Liebeselegien* de Goethe, apparaît plus littéraire, moins humaine, néanmoins capable de s'élever à une philosophie de la passion. La traduction et l'analyse du poème, Tibulle, I, 7 (à l'occasion de l'anniversaire de Messalla), suscitent les remarques suivantes : malgré l'indépendance vis-à-vis des règles de stricte logique, ce n'est point le chaos ; il existe un fil conducteur dont la recherche et la découverte apportent à l'initié une joie raffinée.

Le chapitre intitulé *Gerechtigkeit* suit l'évolution de la notion de « justice » d'Hésiode à saint Augustin, en passant par Platon et Cicéron. L'idée de justice, immatérielle chez Platon, s'est confondue, chez Cicéron, avec l'idée de Rome, réalité historique. L'État romain subit une transfiguration, car la Rome idéale ne saurait être que juste. Cela l'a sauvée d'une condamnation globale qu'aurait pu prononcer saint Augustin, qui préféra, en renouant avec l'idéal platonicien et cicéronien, voir dans la Rome terrestre un reflet de la justice divine. Le christianisme adopta cette conception qu'il a transmise à l'époque moderne. La découverte de Cicéron par Pétrarque (*Cicero und Petrarca*, p. 600-619) est à l'origine de l'esprit humaniste qui allie désormais la sagesse au culte de la langue. La langue est inséparable de l'*humanisme*.

Le livre se termine sur l'historique de la notion d' « humanité » (*Humanität und Humanitas*). C'est Herder qui, au XVIII^e^ siècle, l'a découverte dans sa plénitude. Il en fit une attitude sur laquelle se régla toute une époque. L'homme, image de Dieu, est d'essence divine. Cette interprétation issue du stoïcisme méconnaissait la conception cicéronienne : *humanitas* résume les qualités de l'*homme* : dignité, conscience, pitié, art, science, esprit, politesse, culture ; antithèse de *barbare*. La notion est proprement romaine, non grecque (les Grecs attachaient à la notion d'homme celle d'imperfection), comme le croyait Herder. L'évolution, les sens dont le mot s'est chargé ne doivent pas faire oublier l'acception originelle de la grâce et de l'aménité cicéroniennes.

Voilà pour la partie nouvelle. Quant aux chapitres reproduits tels quels, l'on voudra bien se reporter à la recension mentionnée plus haut. Disons cependant qu'ils ne présentent pas une ride (à comparer : la traduction de la première Bucolique avec celle de Paul Valéry).

M. Klingner évoque en connaisseur et en artiste la littérature et la spiritualité gréco-romaines ; il suit leur prolongement au Moyen Age jusqu'à l'époque moderne dans la marche lente, mais irrésistible, de l'esprit latin qui aboutit à la civilisation européenne. L'originalité de l'auteur ne consiste pas seulement dans l'établissement de cette continuité. Il analyse avec sagacité et avec amour l'œuvre d'art ; il découvre

du texte antique toutes ses virtualités. Doué d'un tact rare, il sonde les moindres replis. Ses manipulations d'une sensibilité exquise dégagent un parfum et un charme enveloppants. Ces études fort bien écrites, d'une érudition aussi sûre que discrète, sont particulièrement propres à mettre en « état de grâce » le professeur avant son cours. Parfaite présentation du livre.

J. BÉRANGER.

M. L. CLARKE, *The roman mind, Studies in the history of thought from Cicero to Marcus Aurelius* : London, Cohen and West Ltd, 1956, VI-168 pages.

Le sous-titre du livre en précise et en restreint la portée. Nous attendions une synthèse et nous trouvons quelques études relatives à l'histoire de la pensée romaine, de Cicéron à Marc Aurèle (exclu). Dans une introduction assez vague, l'auteur détermine et exagère la dette de Rome envers la Grèce ; puis il décrit, sans originalité, l'antique discipline romaine. En revanche, la fresque consacrée à « l'arrière-plan intellectuel à l'époque de Cicéron » (p. 8 et suiv.) a de l'ampleur et des nuances ; tout ne saurait y être personnel, mais M. Clarke accentue avec force l'importance des préoccupations morales. J'aurais voulu qu'il montrât davantage, à ce propos, que la fidélité au *mos maiorum* implique le respect d'idéaux très chers à la conscience latine : le génie de Rome ne se ramène point à un utilitarisme immédiat. Le chapitre sur l'épicurisme fixe bien les limites de son succès et l'apport personnel de Lucrèce ; la description du milieu épicurien reste assez fuyante, et pour cause. Sur le stoïcisme (chap. III) il était difficile d'apporter beaucoup de nouveautés ; les pages consacrées à Panétius et à Posidonius sont rapides et peu informées. Quant à « la pensée politique romaine » (ch. IV), elle est exposée avec une honnêteté louable, beaucoup de clarté, trop peu de complexité : non seulement les ouvrages de J. Béranger et de E. Lepore ne paraissent guère utilisés, mais le problème même de la loi est à peine effleuré ; le chapitre reste intéressant, tout entier centré sur Cicéron, et les étudiants anglais y trouveront leur profit. A propos de Cicéron philosophe (ch. V), M. Clarke indique avec bonheur les fluctuations de sa pensée, et insiste à juste titre sur ses mérites. Puis, étudiant « la philosophie à l'âge d'Auguste » (ch. VI), il montre comment les contours des doctrines se sont estompés, le goût de la recherche intellectuelle s'affaiblissant à mesure que croissait celui de la contemplation. La religion sous Auguste est exposée de façon sommaire. Ainsi, M. Clarke ne consacre que quelques lignes à Ovide ; il aurait convenu de poser le problème de sa sincérité : non pas seulement dans les *Fastes*, mais dans les *Métamorphoses* ; ne voyait-il, en ces élégantes descriptions, qu'un motif décoratif tentateur?

M. Clarke étudie ensuite l'esprit national, passe en revue les principaux auteurs, marque les différences de leurs réactions, insiste sur la fusion de la pensée grecque et de la pensée latine. Il affirme aussi, avec trop de conviction, l'indifférence de l'esprit romain à l'égard de la tradition romaine. Je crois inexact de dire que l'esprit romain ne s'est formé que sous l'action de la littérature et de la réflexion hellénique. La littérature de Rome permet de saisir une veine proprement italique, et je pense qu'au cours de son histoire — enrichissements et transformations — l'esprit latin a su garder ses caractères spécifiques. Lorsque la fusion de la Grèce et de Rome s'est opérée, Rome a apporté autant que la Grèce. Je ne saurais admettre que le sentiment national, tel qu'il apparaît au début de notre ère, soit un legs hellénique. Je ne crois pas non plus que Rome « ait perdu confiance dans sa propre civilisation » (elle en avait donc une?) parce que les philosophes grecs mettaient la cupidité à l'origine de toute action humaine. Si le I^er^ siècle est traversé par quelque tristesse, celle-ci ne lui est point particulière, et elle s'explique par des causes profondes, inhérentes au tempérament latin.

Des chapitres terminaux (Le destin et les dieux ; Conception de la vie chez les stoïciens ; *Humanitas*) je dirais qu'ils sont utiles, et nullement inattendus. Un bon paragraphe oppose les stoïciens grecs aux stoïciens de Rome. Pour finir, M. Clarke souligne les divergences qui séparent la morale chrétienne et celle du Portique, et il ne néglige pas l'influence que celle-ci a exercée sur l'autre.

Dans l'ensemble, l'ouvrage est un peu décevant. On s'attend à une étude d'ensemble, on se trouve devant une analyse limitée à une période assez brève de la vie de Rome ; et l'ouvrage ne gagne pas en profondeur ce qu'il perd en extension. Il rendra des services, par ses qualités de netteté. Mais l'auteur simplifie à l'excès. Les traits originaux de ce qu'il est convenu d'appeler « l'esprit romain » ne m'y paraissent pas marqués avec une vigueur suffisante.

H. BARDON.

Scevola MARIOTTI, *Il « Bellum Poenicum » et l'arte di Nevio. Saggio con edizione dei frammenti del « Bellum Poenicum »* (Studi e Saggi, Collana diretta da Ettore Paratore) : Roma, Signorelli, 1955, 151 pages, 800 lires.

Après deux petits livres sur Ennius et Livius Andronicus, dont on a dit ici le mérite (XXIX, 1951, p. 387 ; XXX, 1952, p. 394), M. Mariotti poursuit, à propos de Naevius, son étude des liens qui unissaient la poésie latine à ses débuts et l'alexandrinisme contemporain. Et, cette fois encore, même après les minutieuses recherches que M. Marmorale a naguère consacrées à la biographie du poète et à la signification historique

de son œuvre (cf. *R. É. L.*, XXVIII, 1950, p. 409), la finesse de son analyse, plus spécialement philologique, ouvre des aperçus nouveaux, atteint des résultats imprévus. Il était conforme aux tendances de l'art alexandrin de choisir, comme sujet d'un poème épique, une guerre récente, de traiter ce sujet avec brièveté, et d'y combiner le plan historique et le plan légendaire, les combats de la guerre punique et l' « archéologie » des voyages d'Énée, bref, une *Iliade* et une *Odyssée* dont Virgile ferait encore la double matière de son *Énéide*, et dont la dualité correspond à la *contaminatio* que le même Naevius pratiquait dans ses comédies. Sur la disposition de ces deux parties, M. Mariotti adopte, lui aussi, la thèse de Strzelecki : insertion, dans le récit de la guerre, d'une « archéologie » de deux livres et demi, du milieu de I à la fin de III. Mais il ajoute des arguments, qui paraissent décisifs, aux conclusions de ceux qui pensent que, dans le *Bellum Poenicum*, l'arrivée d'Énée en Italie se plaçait dès le livre I, que la rencontre d'Énée et de Didon y était rapidement évoquée et que l'interrogation affable et adroite du livre II (*blande et docte percontat Aenea quo pacto / Troiam urbem liquisset*) n'était pas le fait de la princesse tyrienne, mais d'un hôte italique.

Le chapitre III, intitulé « Poésie grecque « classique » et mythes grecs dans le *Bellum Poenicum* », est plein de jolies trouvailles : d'abord sur l'imitation « artiste » des plus anciens poètes grecs, dont M. Mariotti donne deux excellents exemples : la *uestem citrosam*, du fr. 45, décalque des εἵματα θυώδεα d'*Od.*, V, 264, par confusion de θύος, « parfum », et de θύον, *citrus* ; les *nouem Iouis concordes filiae sorores*, du fr. 51, reprise d'Hés., *Théog.*, 60 et 76. Ainsi, Apollonios de Rhodes et Callimaque empruntaient des expressions à Homère, mais les soumettaient à des fins esthétiques modernes ; Naevius faisait de même en latin ; mais il faudra attendre le second alexandrinisme romain, celui de Catulle et des νεώτεροι, pour qu'Apollonios et Callimaque deviennent eux-mêmes objet d'imitation.

Suivent quelques pages remarquables sur la Campanie, patrie de Naevius, hellénisée avant Rome, mais dont l'hellénisme pouvait se colorer de nuances régionales. D'où peut-être la complaisance avec laquelle Naevius insistait sur le rôle de la Sibylle Cimmérienne ; d'où l'αἴτιον de Prochyta (*Procida*) ; d'où encore cette allusion à une Gigantomachie assez indépendante de la tradition hésiodique, et qui était sculptée quelque part (on a pensé au fronton oriental du temple de Zeus Olympien à Agrigente, dont il aurait été question à l'occasion du siège de cette ville en 262). M. Mariotti, sans formuler d'hypothèse, note que les Géants étaient précisément localisés dans les Champs Phlégréens. On se demandera si les *signa expressa* que Naevius a vus n'étaient pas l'ornement d'un temple campanien ; et pourquoi pas du temple de Jupiter *Flagius*

(= Fulgurator) à Cumes? En sorte que, lorsque Virgile décrit les portes du temple d'Apollon, il « rivalisait » peut-être avec une ἔκφρασις antérieure de Naevius.

M. Mariotti étudie enfin les procédés stylistiques par lesquels Naevius, comme avant lui Livius Andronicus, s'est attaché à transposer en latin les valeurs artistiques alexandrines : peu d'emprunts directs au vocabulaire grec (parmi ceux-ci — et si c'était vrai, quelle justification aux thèses de M. Mariotti ! — le mot *poeta*) ; plutôt la formation de composés sur le modèle de τοξοφόρος, *arquitenens* ; des archaïsmes, et quelquefois de faux archaïsmes (*Balatium*) : bien séduisante, à cet égard, est, dans le fr. 23 : *uirum praetor aduenit*, l'interprétation du premier mot, souvent restitué en *uerum*, comme un génitif pluriel dépendant de *praetor* (*praeitor*). Pour la construction des phrases, prédominance de la coordination ; répétition des mots et des idées ; à propos de la solennité du ton poétique, une ingénieuse suggestion : dans le fr. 18 : *isque susum ad caelum sustulit suas*, où l'on corrige d'habitude *isque* en *manusque*, l'ellipse de *manus* est confirmé par Ennius, *Ann.*, 618 V : *rex ambas ultra fossam praetendere coepit*. L'étude des figures de son et du mètre n'est pas oubliée.

L'édition des fragments qui suit ce très riche essai présente, on le devine, de nombreuses innovations par rapport aux éditions Morel, Warmington et Marmorale. Une table de concordance permet la comparaison. Mais l'on admirera, non moins que l'imagination et la sagacité de M. Mariotti, sa prudence : le nombre des fragments *incertae sedis* est plus grand que chez ses devanciers. Le livre se termine par des notes sur le texte des fragments scéniques de Naevius.

Jacques HEURGON.

Agostino PASTORINO, *Tropaeum Liberi. Saggio sul Lucurgus di Nevio e sui motivi dionisiaci nella tragedia latina arcaica* : Paideia, 1955, 137 pages.

Les misérables restes des tragiques latins sont une matière d'étude bien séduisante, où l'hypothèse a le champ libre et où l'ingéniosité triomphe. Le livre de M. Pastorino est fort ingénieux. et beaucoup de ses hypothèses mériteraient de se vérifier. L'introduction part d'un fait sur lequel nous avons nous-même essayé autrefois d'attirer l'attention : le choix systématique des sujets rattachés au cycle troyen par les premiers tragiques latins, ou, à défaut, de sujets qui intéressent, à un titre quelconque, le monde italique. Il nous avait semblé que l'œuvre théâtrale de Livius Andronicus et celle de Naevius pouvaient se situer dans la même perspective « culturelle » que l'*Odissia* du premier. Nous apercevions, à l'arrière-plan, la vaste synthèse italo-hellénique, dont certains

aspects de l'art étrusque, coroplastique et céramique notamment, nous prouvent la réalité. M. Pastorino s'attaque à un thème légendaire particulier, qui semble, d'abord, résister à ce type d'explication, celui que traitent les tragédies où paraît Dionysos.

M. Pastorino s'efforce d'abord de reconstituer la trilogie d'Eschyle consacrée au cycle de Lycurgue ; il constate ensuite — ou croit constater, car les fragments conservés sont bien pauvres ! — que le *Lucurgus* de Naevius résumait les trois pièces d'Eschyle en une seule tragédie, consacrée à la gloire du dieu. Or, cette glorification du dieu est un *hapax*, nous dit M. Pastorino, dans le théâtre latin. Les autres pièces dionysiaques ont, au contraire, pour intention de souligner les dangers de la religion « nouvelle ». Ainsi le *Penthée* et l'*Antiope* de Pacuvius, et, surtous les *Rebelles* (*Stasiastae*), d'Accius, dont le sous-titre est *Tropaeum Liberi* (Le trophée de Liber). Sur la foi de ce sous-titre, on croit généralement que la tragédie d'Accius faisait allusion au triomphe du dieu. M. Pastorino veut nous prouver, après Terzaghi, qu'il n'en est rien, et il se tire de cette difficulté, comme Terzaghi, par un jeu de mots : le mot *tropaeum* dissimulerait en réalité le mot *trophoe*, qui désignerait les « nourrices » de Dionysos ! Supposition bien gratuite, et que les fragments conservés (ils sont quatre, et ne présentent qu'un sens fort banal ; l'un est mutilé au point d'être quasi inintelligible) ne confirment pas. Les « Rebelles » sont-elles vraiment les Bacchantes? Peut-être, sans doute, les Bacchantes qui résistent aux injonctions de Lycurgue ou de Penthée — peut-être aussi les filles de Cadmos qui ont refusé de rendre hommage à Dionysos. En l'état actuel des textes, notre ignorance est totale. Mais cet aspect du livre de M. Pastorino n'est que secondaire. Sa thèse principale est ailleurs et, là, les suggestions sont plus vraisemblables.

En effet, M. Pastorino remarque que la tragédie de Naevius était une apologie de la religion dionysiaque. Si, comme il le croit, cette pièce date des environs de 207, elle serait contemporaine des premières manifestations des « Bacchanales », contre lesquelles s'élèvera, une vingtaine d'années plus tard, la réaction sénatoriale. Et Naevius aurait choisi ce sujet pour des raisons politiques, afin de protester contre la tyrannie des aristocrates à l'intérieur de l'État romain. Pour lui comme pour les plébéiens, le Liber de la triade aventine était le dieu de la Liberté, et c'est la raison pour laquelle il avait fait son apologie. Selon M. Pastorino, la représentation du *Lucurgus* aurait été la vraie raison de son emprisonnement, qui fut le dernier acte d'un long antagonisme entre le poète et les Metelli.

Cet édifice d'hypothèses est séduisant, mais il convient sans doute de résister à cette séduction. Nous ne pouvons rien savoir de tout cela avec une certitude suffisante. Pourtant, telles pages de ce livre sont neuves

et dignes de retenir la réflexion : l'analyse du récit livien relatif à l'affaire des Bacchanales est loin d'être exhaustive ; elle n'en contient pas moins une suggestion fort intéressante, lorsque M. Pastorino entreprend de démontrer que, seul, un poète peut avoir été le modèle de l'historien et que ce modèle fut probablement Ennius. Rien n'empêche que, sur ce point, au moins, M. Pastorino ait raison. Il a raison aussi lorsqu'il souligne les origines campaniennes de Naevius : la Campanie avait été touchée, de très bonne heure, par le mouvement dionysiaque, et il est bien probable, de façon très générale, que la tragédie de Naevius s'oppose à la tendance étroitement conservatrice, un instant tenue en échec par les Cornelii, mais que leur effacement momentané de la scène politique, après le célèbre « procès », va libérer et porter au premier plan de la politique romaine. Même si M. Pastorino n'est pas toujours tombé juste dans ses hypothèses (et qui peut se vanter de *prouver* qu'il en est ainsi?), il a certes grandement raison de vouloir retrouver, dans la littérature de cette époque, les échos de la vie contemporaine.

Pierre GRIMAL.

Felicita PORTALUPI, *Bruto e i neo-atticisti* : Univ. di Torino, pubblic. della Fac. di Magistero 4, 1955, 1 vol. gr. in-8°, 58 pages.

Mlle Portalupi s'efforce de montrer que Brutus n'était pas un néo-attique. L'unanimité des historiens de la littérature ne l'émeut pas, en quoi elle a raison. Mais sa démonstration prouve peu, en quoi elle a tort. Selon elle, Cicéron n'aurait point affirmé à Brutus qu'il voyait en lui son successeur au forum, s'il n'y avait eu entre les deux hommes une profonde affinité littéraire. Elle cite les textes bien connus où l'orateur exprime son amitié pour Brutus. Faible argumentation. La position politique de Cicéron l'incitait à se concilier Brutus pour qui il avait une réelle affection. L'ouvrage qu'il lui dédia, le *Brutus*, traduit un effort visible de Cicéron pour justifier sa propre prééminence littéraire, menacée par ce même Brutus et ses amis. Mlle Portalupi constate que Brutus est toujours traité avec aménité, à la différence des autres néo-attiques : ce n'est pas un argument. La vaste culture de Brutus? elle répond peut-être à l'idéal de l'orateur chez Cicéron, mais Brutus avait le droit d'acquérir des connaissances variées sans adhérer pour autant à l'idéal oratoire de son illustre ami.

Mlle Portalupi démontre elle-même la faiblesse de sa thèse quand, par la suite (p. 31 et suiv.), elle reconnaît que Brutus a choisi un style simple, sans ornements — celui même des néo-attiques (forma di espressione... simile a quella dei neoatticisti, p. 31 ; cf. en particulier la note 90 de la page 31). Alors? Ailleurs, elle admet que Brutus, non moins que les

néo-attiques, a évité d'être *grandis* et *ornatus* (p. 35). Bref, l'ouvrage de Mlle Portalupi n'incite guère à abandonner la thèse traditionnelle, que C. Morawski avait établie avec force dans un article d'*Éos* (t. XVII, 1911, p. 1 et suiv.), qu'elle a omis de citer (parmi les lacunes de la bibliographie, je relève, p. 19, l'absence de : G.-L. Hendrickson, *Brutus de uirtute*, *Am. Journ. of Philol.*, 1939, p. 401 et suiv.).

H. Bardon.

J. A. M. van der Linden, *Een special gebruik van de Ablativus absolutus bij Caesar* (texte néerlandais suivi d'un sommaire français) : Thèse d'Amsterdam, 1955, 6,50 florins.

On connaît la construction suivant laquelle est repris dans la suite de la phrase un mot déjà employé à l'ablatif absolu avec un participe. C'est la tournure du type : « *scutoque* ad eum *relato* Scaeuae centurionis inuenta sunt in *eo* foramina CXX » (César, *B. C.*, 3, 53, 4). Chez César, considéré comme un bon écrivain, cet emploi spécial de l'ablatif absolu a paru exiger une explication « à base structurale ». Le lecteur se demande parfois si cette méthode ne grossit pas les difficultés pour les mieux résoudre. On le croirait, dans tous les cas où la reprise est faite par un terme, synonyme sans doute, mais qui signifie clairement que l'écrivain ne considère plus sous le même aspect les personnes ou les objets désignés dans l'ablatif absolu (*B. G.*, VII, 27, 1 et 52, 1 ; *B. C.*, I, 64, 6 ; 2, 43, 2 ; 3, 69, 3 ; 73, 2 ; 86, 3). M. van der Linden l'a bien vu, mais une analyse si longue était-elle nécessaire, puisque la difficulté n'existe pas? Ailleurs, la difficulté est affaire de lecture et de critique textuelle. L'auteur lit et cite la construction « iumentis... importatis his non utuntur », en *B. G.*, IV, 2, 2. Quoiqu'il paraisse dans les manuscrits, faut-il conserver ce *his*? Ce n'est l'avis ni de Constans, dont l'édition n'est pas citée, ni de Klotz, dont la récente édition figure pourtant dans la bibliographie. Or, plus de *his*, plus d'emploi spécial, et *iumentis* devient complément de *utuntur*, ce qui est des plus classiques et des plus ordinaires. A lire cet ouvrage, on prend envie de faire la chasse aux ablatifs absolus. Supprimez *his* en *B. C.*, I, 36, 5 ou 3, 9, 3, et *quibus effectis* devient un datif complément de *praeficit* ou *turribus* le complément de moyen de *sese munierunt*. Mes doutes vont croissant et je ne sais plus s'il faut voir, en *B. G.*, IV, 21, 6, l'ablatif absolu *quibus auditis*, ou *quibus* accompagné de *auditis* mais complément au datif de *pollicitus*.

Restent vingt-huit exemples, dans lesquels on approuvera M. van der Linden d'avoir voulu montrer un aspect du travail d'écrivain de César ; mais, pour y réussir pleinement, n'eût-il pas été bon de tenir compte davantage des méthodes de l'écrivain au travail? César utilisait rapidement des dossiers, des procès-verbaux, des rapports. Telle cons-

truction paranormale (*B. G.*, I, 53, 7) peut passer avec vraisemblance pour la transcription de paroles. Ailleurs, la rencontre dans une même phrase d'un emploi à l'ablatif absolu et du mot redit ou représenté à un autre cas pourrait résulter de la condensation de plusieurs phrases en une et constituerait le signe d'un travail hâtif d'abréviation (*B. G.*, VI, 2, 1 ; *B. C.*, 2, 19, 4). Plus généralement, soit transcription, soit par la force de l'habitude acquise dans l'administration et le commandement, le style des *Commentaires* reproduit les tournures de la correspondance officielle, des *Acta Senatus* ou des rapports militaires. Ainsi de la phrase suivante : « Dictatore habente comitia Caesare, consules creantur Iulius Caesar et P. Seruilius... » (*B. C.*, 3, 1, 1.) Voyez un tour analogue chez Tite-Live (XXIV, 9, 9). Quoique le président des comices et l'élu soient un même individu, la formule reste immuable. Reconnaissons aussi le style formulaire et juridique dans le « uiuo utroque » de *B. G.*, VII, 33, 3. Et César, proconsul, emploie bien davantage des locutions militaires, tel ce « diuersis legionibus » en *B. G.*, II, 22, 1. Napoléon écrivait — ou dictait — « et l'armée, aux premiers rayons du soleil, se voit avec étonnement par un simple *à gauche*, sur l'autre rive ». Dans cette phrase où la recherche littéraire est évidente, « à gauche » est locution de métier. Tout se passe comme si l'usage consacrait si fort certaines formules que l'écrivain ne peut les modifier pour les introduire dans sa phrase, d'où la reprise qui sert à cette adaptation. C'est, je crois, ainsi qu'il faut expliquer l'emploi de toutes les formules se rapportant à des prises de position ou à des mobilisations, convocations, harangues, par exemple « positis castris » ou « coacto exercitu ». Le style de César est un style formulaire : son travail, son art, son éminent mérite, résident dans la combinaison de ces formules et de ces clichés, si heureuse qu'elle crée une impression de vie.

Michel RAMBAUD.

Karl BÜCHNER, *P. Vergilius Maro, der Dichter der Römer* : Stuttgart, Druckmüller, 1955, 472 colonnes (demi-pagination), 19,50 mark.

Le présent ouvrage est, publié à part, l'article du Pauly-Wissowa consacré à Virgile. Dû à M. K. Büchner, il représente avec son impression en petits caractères, sa rédaction concise de dictionnaire, un volume de plus de 500 pages, format ordinaire. C'est un travail considérable, dans des conditions spéciales dont M. Büchner a assumé la charge, soumis aux exigences draconiennes de la *Real-Encyclopädie* que le sujet même incite constamment à secouer. Pour Virgile, il faut compter avec l'appétit du lecteur qui entend trouver parmi les *realia* de quoi contenter sa curiosité esthétique et sentimentale. A s'en tenir aux faits (la bibliographie de Mambelli, parue en 1940, contient quelque 4.000 nu-

méros) et aux acquisitions de la science, l'entreprise restait ardue, car il est impossible de rapporter tout ce qui a été dit ou écrit sur le poète ; en plus de quoi, chacun voudrait trouver formulée son interprétation personnelle et ses idées favorites.

M. Büchner a établi un plan rigoureux et clair : la vie (avec les *Vitae* et les problèmes connexes), les œuvres (*Appendix*, *Bucoliques*, *Géorgiques*, *Énéide*), survie de Virgile dans l'Antiquité, au Moyen Age, à l'époque moderne. Un appendice (auteur M. Mehl) traite des jeux funèbres dans l'*Énéide* comme source historique du sport.

Chaque œuvre comprend une analyse littéraire, une étude de la langue, de la métrique et du style, l'état des questions. M. Büchner s'interdit toute construction avant un examen approfondi des matériaux dont il éprouve la valeur intrinsèque. Il accumule sur certains points des témoignages irrécusables et convaincants : les critères métriques, une des voies les plus sûres d'expertise. Les statistiques, très complètes, éviteront désormais de reprendre maints problèmes *ab ovo*.

Voici, à titre d'exemples, quelques remarques suscitées par la lecture austère et passionnante de ce livre.

M. Büchner établit (langue, métrique) que le *Culex* ne peut être de Virgile (col. 82) ; l'auteur a vécu vraisemblablement sous Tibère ou sous Claude. Cependant, M. Büchner, scrupuleusement, s'arrête aux objections : des anciens autorisés (« urteilskräftige Kreise der Hauptstadt ») considéraient, à l'époque de Néron, le *Culex* comme authentique. Il estime que l'Antiquité n'a connu qu'un seul poème de ce nom et que l'hypothèse de l'existence d'un autre *Culex* que celui à nous parvenu manque de fondement. Il nous paraît, au contraire, que cette hypothèse est conforme au génie de la poésie latine qui consiste dans l'exploitation de thèmes[1] repris, variés, développés par le même artiste ou par un autre, puisant à la même source d'inspiration. Virgile, du reste, indiquait la voie à suivre à des imitateurs. « Imitateur », il suggérait par sa méthode des sujets (ex. : *Buc.*, II, 10-11, et *Moretum*) aux poètes en mal d'inspiration. Le titre d'une œuvre disparue pouvait inciter un émule à « refaire » l'ouvrage. Les arts modernes offrent des procédés analogues : le musicien Siegmund von Hausegger a composé un poème symphonique, *Wieland der Schmied*, œuvre de Richard Wagner, projetée ou abandonnée, dont il ne restait que le titre.

Le témoignage des anciens est-il aussi intimidant que le pense M. Büchner? Il se demande comment il est possible qu'un Lucain et un Quintilien se soient mépris à un tel point sur le *Culex* et aient commis

1. Voir J. Marouzeau, *Rev. Ét. lat.*, t. II, 1924, p. 159 ; t. XVI, 1938, p. 44 ; t. XXI-XXII, 1943-1944, p. 68 ; t. XXV, 1947, p. 68. — P. Courcelle, t. XXXIII, 1955, p. 231 et suiv. — H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, t. II (Paris, 1956), p. 305 et suiv.

une telle erreur d'appréciation. A notre avis, il n'est pas outrecuidant de mettre en doute la capacité des anciens quand ils jugent les leurs. Quintilien offre-t-il beaucoup plus de garantie lorsqu'il attribue sans hésitation (*Inst. orat.*, IV, 1, 68) à Salluste l'invective contre Cicéron? Sur ce point également, j'alléguerais, dans le domaine des arts, des analogies déconcertantes : les grands maîtres ont souvent mal jugé leurs congénères et commis des erreurs d'appréciation et de goût surprenantes. Ce semble paradoxal : ils sont mauvais experts parce que leur art obnubile leur sens de la commune mesure. En philologie, les arguments des modernes ont plus de poids que les affirmations empiriques ou dogmatiques d'un Lucain ou d'un Quintilien. Les preuves apportées par la science moderne l'emportent malgré la distance.

Les colonnes consacrées à la IVe Bucolique intrigueront particulièrement le lecteur. On suit M. Büchner affirmant que l'âge d'or est en corrélation avec le consulat de Pollion. Les réticences commencent à la leçon adoptée par M. Büchner, vers 61 : *cui non risere parentes* (« celui à qui ses parents n'ont pas souri n'a jamais obtenu l'immortalité »), heurtant des habitudes et des sentiments invétérés, au lieu du texte traditionnel *qui non risere parenti* (argumentation du reste fondée, col. 183). Et l'enfant? M. Büchner tient trop facilement pour acquises les conclusions de R. Syme, *Classical Quarterly*, t. XXXI, 1937, p. 39 et suiv., et *The Roman Revolution*, 1939, p. 219, éliminant Saloninus proposé par J. Carcopino, *Virgile et le mystère de la IVe Églogue*, avec des arguments encore valables. M. Büchner estime que l'enfant n'est pas un être humain, mais un symbole : l'âge d'or (col. 191 : « Der Knabe ist das goldene Zeitalter, es bleibt keine andere Möglichkeit. Es ist eine Transformierung idealer Gehalte ins Konkrete, ist ein Symbol »). L'énigme, on le voit, subsiste et M. Büchner ravivera les controverses. A ce propos, je signale l'opinion de Fr. Altheim publiée dans des pages récentes du plus haut intérêt[1] : la IVe Bucolique est une pièce d'occasion glorifiant la politique médiatrice de Pollion ; à l'inverse du livre IV des *Géorgiques*, remanié après la catastrophe de Gallus, Virgile, malgré l'éloignement de Pollion, laissa telle quelle la IVe Eglogue, à laquelle les circonstances donnèrent son caractère prophétique. C'est à la suite d'une équivoque providentielle et géniale que Virgile se trouva avoir annoncé l'ère nouvelle.

Entre tant de remarques pertinentes et suggestives relevons : travaux à faire (col. 240 ; 256) ; l'interprétation de *labor improbus* (*Georg.*, I, 145-146) rectifiant à juste titre celle de H. Altevogt (*Labor improbus. Orbis antiquus*, heft VIII, Münster, 1952). On comparera avec la

1. *Römische Religionsgeschichte* ; t. II : *Der Geschichtliche Ablauf* (2e éd., *Sammlung Göschen*, Band 1052 : Berlin, Walter de Gruyter, 1956), p. 73-74.

magnifique leçon donnée par M. A. Labhardt devant le Groupe romand à Genève, le 20 novembre 1955 (*Rev. Ét. lat.*, t. XXXIII, 1955, p. 72-73) : MM. Büchner et Labhardt aboutissent à une conclusion identique par des voies différentes. Ils n'en sont que plus convaincants.

M. Büchner caractérise fort bien les *Géorgiques*, dont le livre IV serait postérieur à l'*Énéide*. Il montre d'évidents rapports entre Cicéron et Virgile (col. 375, 386, 418, 431, 436), insiste sur l'unité de l'œuvre virgilien.

La bibliographie française occupe une place d'honneur : Sainte-Beuve, Lejay, Plessis, Bellessort, Carcopino, J. Bayet, J. Perret et bien d'autres ont souvent la parole, et chaque fois pour une contribution déterminante.

Ce volume rendra des services inestimables. Aucun contact avec Virgile ne pourra se faire sans lui. Je n'exprime qu'un regret : le texte, la disposition reproduisent le Pauly-Wissowa ; tant mieux. Seule la pagination est différente. Quoique l'article soit réparti sur deux tomes de la *Real-Encyclopädie*, le maintien de la pagination, ou une pagination double avec jeu de parenthèse, eût facilité la consultation en dispensant l'usager de transcriptions fastidieuses et sources d'erreurs.

M. Büchner est venu à bout d'un travail écrasant ; il a réussi, amassant, triant, interprétant pour autrui des matériaux de premier ordre. Le joyau virgilien resplendit d'un éclat plus pur que jamais après l'épreuve par les *realia*. M. Büchner a bien mérité de la philologie.

J. Béranger.

J. B. Evenhuis, *De Vergilii Ecloga sexta commentatio* : Diss. Groningen, 1955, 66 pages.

La *VI*e *Bucolique* présente à la fois un éloge de Gallus et des vers (74-81) qui rappellent de très près *Ciris*, 51 et 58-61. Est-ce un indice que la *Ciris* soit de Gallus et que les sujets évoqués par Silène aient été traités par Gallus? En 1901, Fr. Skutsch a posé le problème et penchait vers l'affirmative, suscitant aussitôt contre sa thèse de nombreuses critiques. M. Evenhuis a voulu rouvrir ce débat ; il le nourrit d'arguments et références empruntés à toute la littérature savante du dernier demi-siècle ; il conclura contre Skutsch pour une interprétation assez analogue à celle de G. Jachmann (*Hermes*, 58, 1923, p. 288-304). Dans un travail de ce genre, j'aimerais que, dès le début et tout au long du livre, l'auteur exposât et défendît sa propre thèse, en l'appuyant, chemin faisant et au moment opportun, d'arguments empruntés à ses devanciers, en repoussant de même les objections auxquelles il la sait exposée ; l'ouvrage gagnerait en unité et en clarté.

Jacques Perret.

L'influence grecque sur la poésie latine de Catulle à Ovide (Entretiens sur l'Antiquité classique, t. II). Six exposés et discussions par MM. J. Bayet, A. Rostagni, V. Pöschl, Fr. Klingner, P. Boyancé, L. P. Wilkinson : Vandœuvres-Genève (2-7- août 1953), 1956, 264 pages.

On sait que le baron K. Hardt a la charmante pensée de réunir périodiquement quelques savants de diverses nationalités pour qu'ils discutent, dans sa propriété de Vandœuvres, sur un thème relatif à l'antiquité classique. La réunion d'août 1953 était consacrée à l'influence grecque sur la poésie latine, de Catulle à Ovide. Les communications ont été réunies en un volume, et l'on a eu l'idée originale de faire suivre chacune d'elles par les discussions qu'elles a suscitées. Bien sûr, il n'a pas été possible de conserver à ces réactions leur spontanéité : de là un texte mi-naturel mi-compassé ; en outre, l'impression donne une consistance peu désirable aux compliments qui sont d'usage, en nos sociétés savantes, où personne ne les prend trop au sérieux, sauf peut-être celui qui en est l'objet. En revanche, en imprimant les critiques, on a conservé un reflet de ce que furent les entretiens, aidé à la confrontation des points de vue, et contribué à faire du livre un ouvrage absolument remarquable.

Il ne saurait être question de résumer un ouvrage aussi dense. Mais je relèverai quelques points qui me semblent spécialement intéressants.

Pour Catulle, M. J. Bayet a marqué avec beaucoup de pénétration les interférences du milieu social et de la création littéraire : le problème de l'influence grecque devient, dès lors, beaucoup moins simpliste que la vieille recherche des « sources ». La question de l'alexandrinisme est également renouvelée : M. Bayet se garde de faire de Catulle une sorte d'Alexandrin, et il insiste sur le classicisme dont le poète demeure imprégné, même dans un cénacle « alexandrinisant ». Une discussion serrée sur le poème 64 permet à M. Klingner d'apporter une interprétation très intéressante de la pièce : valeur intrinsèque des ποικιλιά, unité donnée par la passion d'un dieu pour Ariane, d'une déesse pour Pélée.

A propos de l'élégie, M. Rostagni a souligné l'originalité des Latins. Il aurait pu faire à Gallus la part plus belle ; mais il a su démontrer qu'en nos jugements nous ne devons pas être dupes des Latins, qui vantent leurs modèles grecs même lorsqu'ils ne les suivent que de fort loin. Au cours de la discussion, M. Boyancé conteste la valeur du critère de subjectivité et M. Bayet remarque l'importance des *Satires* de Lucilius.

MM. Pöschl et Klingner ont couru le risque de présenter une synthèse d'Horace et de Virgile, vus en fonction de l'hellénisme. Selon M. Pöschl, qui exclut presque de son étude le concept d'évolution, les modèles

grecs n'ont guère pour Horace qu'une valeur occasionnelle : et son choix ne s'opère qu'en vertu d'affinités profondes : étudiant l'action des Grecs sur Horace, M. Pöschl a précisé la romanité de son auteur. De son côté, M. Klingner a insisté sur le sérieux de Virgile en face de la poésie (l'action de Lucrèce est plus forte que celle de Nicandre), et sur l'évolution de son art : Virgile commence par imiter les Grecs les plus récents, et il aboutit à Platon et à Homère. La confrontation de Virgile et de Théocrite, menée avec beaucoup de rigueur, amène d'utile remarques de M. Boyancé.

C'est M. Boyancé qui était chargé de Properce. Plutôt que de présenter une vue d'ensemble, il a préféré étudier deux questions particulières : l'idéalisation de Cynthie, la glorification de la poésie. Cet exposé de M. Boyancé vient rejoindre sur plus d'un point des observations de M. P. Grimal, dont on trouvera ci-après un compte rendu spécial sur cet article.

Le dernier exposé fut celui de M. Wilkinson. Il vaut par le jugement très favorable que l'auteur porte sur Ovide, et par le tact avec lequel il le justifie : la notion de mythe, l'action d'Euripide sont bien analysés. La discussion aide à définir l'esthétique ovidienne ; les remarques de M. Bayet sur le classicisme d'Ovide sont d'une grande délicatesse.

La qualité des conférences et la portée des discussions font donc du recueil Hardt un document capital pour l'historien des lettres antiques. Il n'apporte pas un bilan des résultats actuellement acquis : il traduit l'effort vigoureux de quelques savants pour aller au delà. Lors de la dernière réunion, M. Bayet a eu raison de remercier le baron Hardt, qui est à l'origine de cette réussite.

H. Bardon.

P. Boyancé, *Properce* (ch. v du volume ci-dessus).

Nous avons la bonne fortune de trouver ici le résultat de la longue méditation de M. P. Boyancé, sur Properce, présentée à l'occasion d'un savant entretien où l'auteur s'adresse à des auditeurs tels que MM. Jean Bayet, A. Rostagni, Klingner, Pöschl et Wilkinson. Le thème proposé était l'influence grecque sur la poésie latine. M. Boyancé a montré avec raison le caractère fuyant de ce problème, qui, de proche en proche, peut être amené à tout embrasser et qui, corrélativement, se dissout à l'analyse jusqu'à n'être plus saisissable. Très justement, M. Boyancé a restreint son étude à quelques points d'importance inégale. Trois apparaissent : le premier est le choix du nom de Cynthie et les raisons qui l'ont dicté, le second est le rôle de la mythologie dans l'effort du poète pour « définir » sa bien-aimée, le troisième, enfin, le rôle de la mythologie en-

core, et, plus particulièrement, des mythes de Bacchus dans la poésie même et l'art du poète.

Pourquoi Cynthie? Non pas, dit M. Boyancé, à cause d'Artémis, déesse du Cynthe, mais — si nous avons bien compris — parce que Tibulle, autrefois, avait fait un mauvais calembour sur *Plania*, qu'il avait appelée *Delia*. Et comme Properce se souvient des *Bucoliques* et du *Cynthius* de Virgile, qui définit sa propre inspiration, la foi lyrique et familière, il a choisi cette épithète, dont la signification est plus littéraire qu'amoureuse. Les interlocuteurs de M. Boyancé ont avoué leur scepticisme devant cette hypothèse. Et nous sommes tentés de les suivre. La comparaison d'une femme aimée avec Artémis, « le beau plan de palmier » délien, est un lieu commun de la littérature amoureuse, dont Héliodore et Achille Tatius offrent maints exemples. Une bien-aimée ressemble à Artémis, d'emblée, non qu'elle soit chasseresse, ou « paysanne », mais simplement parce qu'elle possède cette beauté jeune et « exclusive » dont aucune autre divinité ne saurait suggérer l'image. Il y a, dans l'assimilation de l'aimée à Artémis, comme une tradition épique et aussi un hommage humble et ardent à la « maîtresse ». Pourquoi M. Boyancé nous dit-il que seuls les Romains — pour des raisons obscures — appellent leur bien-aimée *domina*? Un personnage de Leucippé et Clitophon rappelle à son élève que le meilleur moyen de s'attirer les bonnes grâces d'une demoiselle est de l'appeler δέσποινα. Et il est peu probable qu'Achille Tatius se souvienne de Properce ou doive quoi que ce soit à la tradition romaine.

A juste titre, l'attention de M. Boyancé a été retenue aussi par les comparaisons mythologiques dont le poète entoure Cynthie. Il est certain que le poète a essayé, par là, de situer sa bien-aimée dans un monde « au delà » des réalités quotidiennes. L'a-t-il fait par amour de la guerre, sens de la grandeur épique, voire masochisme, comme on nous le dit, ou parce que beaucoup de ces héroïnes appartenaient au cycle troyen, et étaient, par conséquent, un peu romaines? Il est singulier que M. Boyancé, qui, dans la troisième partie de sa conférence, effleure les problèmes religieux, n'ait pas été tenté de suivre certaines indications données par Properce lui-même, et n'ait pas essayé de retrouver, dans les *Élégies*, les éléments d'une héroïsation de Cynthie par l'Amour. Mettre Cynthie au nombre des héroïnes (et, très justement, l'on insiste sur le caractère insolite du terme d'*heroïs*, dont se sert Properce), c'est moins se plaindre de son infidélité que l'égaler à des femmes devenues immortelles. Properce, comme Horace, comme tous les Romains, est hanté par le désir de vaincre la mort et d'assurer sa survie. Or, la poésie et la beauté ont toutes deux ce pouvoir. Cynthie a beau être infidèle, d'autres l'ont été avant elle, et pourtant leur mémoire est éternelle.

Non, la mythologie n'est pas, chez Properce, un « ornement rapporté », elle est l'épanouissement de la pensée — dans la mesure où cette pensée retrouve, par l'amour, le sens de la religion.

M. Boyancé tire argument d'une élégie pour soutenir que les poètes romains se réunissaient, aux *Liberalia*, afin de célébrer *Liber*. Il cite, à l'appui, un texte fort pertinent des *Tristes*. Il s'étonne, à bon droit, de voir Bacchus en cette fonction. Mais, là, le problème dépasse de beaucoup la poésie de Properce. Il ne s'agit plus de l'influence grecque sur un poète, mais du courant dionysiaque italique et de l'idée romaine d'inspiration. N'y a-t-il pas déjà, chez Platon, une comparaison célèbre entre le poète et les Ménades? Et que l'on n'oublie pas que la poésie latine officielle, celle du collège des scribes de Naevius à Ennius, était une poésie dramatique, à laquelle Dionysos devait présider, fonction dans laquelle, pourtant, nous trouvons Minerve...

Complexité des problèmes soulevés par cette brochure ; ils surgissent de partout. Ce n'est pas son auteur, si bon platonicien, qui pourra s'offusquer si on lui répète les paroles de Socrate : « Je cherchais la vertu, Ménon, et voici que tu as fait surgir un essaim de vertus... » Nous avions un problème et, au terme, en voici un essaim qui bourdonne et nous incite à aller au delà.

Pierre GRIMAL.

Frank O. COPLEY, *Exclusus Amator, a study in Latin love Poetry* (Philological monographs published by the American Philological Association, n° XVII) : Madison (Wisconsin), 1956, 176 pages.

Ce livre, consacré au thème du *paraklausithyron*, contient une thèse : c'est que ce thème, existant dans la littérature grecque, a trouvé à Rome un terrain d'élection parce qu'il succédait à un genre populaire national. L'auteur essaie de le prouver en analysant le texte célèbre du *Curculio*, l'invocation aux verrous. On lui accordera volontiers que cette invocation (*pessuli, heus pessuli, uos saluto lubens...*) a quelque chose de véritablement « indigène », et rappelle effectivement, par son rythme et son allure générale, une vieille « incantation » en vers saturniens.

Ce point de départ était fécond. Il est, en effet, infiniment probable que la porte est, pour un Romain, un *numen* susceptible de provoquer des émotions ou du moins un jeu littéraire capable de rénover le thème. Il est remarquable, en fait, que les poètes grecs ne fassent pas intervenir directement une personnification de la porte. Nous avons, chez eux, une plainte *devant* la porte, ou encore le récit d'un drame qui se joue devant elle, mais, apparemment, jamais de sérénade adressée à la porte elle-même. Cela, ce serait l'apport romain. Tandis que, pour un Grec, la porte est un obstacle matériel mis par une tierce personne entre la

jeune femme et son amant, ou encore par l'objet aimé lui-même, qui refuse les hommages de l'amoureux, à Rome, la porte est, en outre, une volonté mauvaise — un *numen* — qu'il s'agit de persuader ou de contraindre.

Pourquoi, partant de ces données vraisemblables, M. Copley a-t-il cru devoir accepter, parfois, des interprétations au moins contestables de certains textes? Si Lucrèce, par exemple, nous dit (IV, 11, 79) que l'amoureux enduit de parfum le montant de la porte, est-ce vraiment pour huiler les gonds et les empêcher de grincer? N'est-il pas beaucoup plus vraisemblable d'admettre que cette offrande du parfum s'adresse précisément à la divinité de la porte, en tant que volonté surnaturelle — comme le triomphateur se conciliait les dieux de la Porte triomphale avant de pénétrer dans le pomérium?

C'est dans cette perspective qu'il convient d'interpréter et Tibulle et Properce (I, 16), qui donnent — celui-ci surtout — la parole à la porte elle-même, par un curieux développement du thème. La situation réciproque des amants — intrigue furtive ou plainte expressément formulée d'un amoureux qui réclame « son droit » — est, en elle-même, assez peu importante, et l'on se demande parfois si les différents essais de classification tentés par M. Copley ne sont pas seulement formels.

Avec Ovide s'affirme la décadence du genre. Au lieu de la porte, voici comme personnage principal le *ianitor*. Nous revenons aux modèles grecs, en nous éloignant de l'influence italienne. Après Ovide, le thème disparaît de la littérature latine. Il demeure, sans doute, dans le roman grec, mais sans aucune influence des élégiaques latins.

On retiendra de cet ouvrage l'effort pour définir l'originalité romaine, sur un point où l'on aurait été tenté de donner raison trop vite aux tenants de l'hellénisme — effort méritoire, et qui aboutit à des résultats certainement valables en grande partie. Mais l'on se défiera d'une tendance à accepter, comme des réalités séparées et « durcies », ce qui n'est souvent que variation légère et souple et ne mérite pas les honneurs d'une classification un peu trop scolastique, dont l'utilité n'est pas toujours évidente.

Pierre GRIMAL.

A. GRUZEWSKI, *De XVI Iuvenalis codicibus quae in Polonia asservantur* (Auctarium Maeandreum, t. V) : Varsovie, 1946, 88 pages & 16 planches.

Le texte de Juvénal a fait l'objet de bien des études depuis notre édition Budé (de P. de Labriolle et Fr. Villeneuve) ; la *Bibliographie de la littérature latine* de N. I. Herescu ne mentionne pas moins de douze ouvrages ou articles, parus entre 1926 et 1950. Mais, dans l'en-

semble, le tableau de la tradition établi par U. Knoche, en 1926, et utilisé dans l'édition du même en 1951, fait autorité, et c'est le classement de Knoche qu'adopte l'auteur du présent volume pour répartir les seize manuscrits qu'il a pu repérer en Pologne : un seul appartient au rameau Π, tous les autres se rangent dans les sous-classes Ξ et Γ de la tradition Ω, dite vulgate, avec maintes particularités distinctives provenant de contaminations, comme on peut s'y attendre pour des copies datables du xv^e^ siècle ou de ses abords immédiats. Le peu de leçons valables qu'on pourra extraire de cette masse de matériaux représente le résultat de collations ou de corrections, et le texte de Juvénal n'en tire guère profit ; mais il faut remercier l'auteur du labeur énorme qu'il a consacré au dépouillement de manuscrits d'accès difficile et de la peine qu'il épargne ainsi aux éditeurs futurs.

J. Marouzeau.

Alf Önnerfors, *Pliniana, In Plinii Maioris Naturalem Historiam studia grammatica, semantica, critica. Commentatio Academica* : Uppsala, Almquist & Wiksell, 1956, 196 pages.

La mode est à Pline l'Ancien. Après les éditions en équipe de la Loeb Classical Library et des Belles-Lettres, voici qu'est annoncée pour 1962 une édition de M. Rudolf Hanslik. M. Alf Önnerfors n'a pas voulu (avec raison, car qui pourrait prévoir le délai nécessaire à de si vastes entreprises?) attendre leur achèvement pour nous donner sous le titre de *Pliniana* une série d'études sur la langue et le style de Pline. Cette suite de monographies ne prétend pas épuiser le sujet, mais les nombreuses rubriques donnent non seulement un aperçu de la langue de cet auteur, mais aussi des problèmes posés par l'édition du texte. M. Önnerfors ne s'est pas, en effet, contenté de dresser un tableau des usages grammaticaux et des tournures de style ; il a été amené maintes fois à tenir compte de la tradition manuscrite et non du seul texte de Mayhoff, dont on sait maintenant toujours davantage combien son apparat recèle d'erreurs. Il n'a malheureusement pu y avoir recours, comme il l'indique lui-même (p. 152, n. 1), que pour une partie de *A*, qui ne contient cependant que les livres I à VI, et pour *B* (livres XXI-XXXVII).

La première partie de l'ouvrage traite de la langue sous trois de ses aspects : technique, « vulgaire », littéraire. L'analyse consciencieuse des faits se fonde sur le relevé d'un grand nombre d'exemples. Elle s'appuie aussi avec bonheur sur des statistiques : ainsi, p. 54, des formes en *-ere* et *-erunt* ; p. 47 des particules copulatives *ac*, *atque*, *nec*, *neque* (pour les l. XX-XXX seulement). A ce propos, on relève, dans le l. XXV, 24 *ac* contre 4 *atque*, dans le l. XXVII, 17 contre 4, mais, dans le l. XXI, 39 contre 23 ; cette disproportion est-elle le fait du hasard ou provient-

elle d'un emploi préférentiel de *atque* dans le l. XXI? Un bref sondage montre que Pline emploie *ac* presque exclusivement devant initiale consonantique et que ce dernier livre comporte une proportion plus grande de formules comme *atque ita* (§§ 26, 33, etc.), *atque ideo* (§ 35, etc.) ; *atque etiam* (§ 71, etc.), d'où *ac* est exclu. Les statistiques concernant la place des épithètes soulignent l'indifférence de Pline à son égard dans certaines formules : *frigida aqua* est presque aussi fréquent que *aqua frigida*, *calida aqua* que *aqua calida*. Nous en avons confirmation par l'usage de Celse qui présente aussi bien l'un que l'autre (e. g., *aqua frigida*, 1, 3, 23 ; 1, 4, 3, etc. ; *frigida aqua*, 1, 3, 29, etc.). A propos des adjectifs substantivés (p. 22), je pense qu'il ne faut pas confondre le cas d'*album* (*oui*) et celui de *luteum* (*oui*) : *album* est l'expression usuelle (cf. Scr. Larg., Celse) en face de *uitellus* qui figure aussi dans Pline, 10, 148 ; mais *luteum* est un calque du gr. τὸ ὠχρόν, τὸ πυρρόν, etc., d'Aristote (à noter que τὸ ὠρχόν n'est pas le « blanc » de l'œuf, comme le dit M. Önnerfors, mais le « jaune »).

L'auteur nous donne ensuite une longue et intéressante étude (p. 27-41) sur l'emploi des cas dans la langue technique ; il y montre en particulier que, pour l'ablatif de matière joint à un verbe, Pline use indifféremment de la préposition *ex* ou de l'ablatif seul. Toutefois, il me paraît difficile de maintenir les deux constructions juxtaposées dans 14, 103, *fit et siliqua Syriaca et e piris* (texte de *M* ; *fit et e* cett.) et 14, 106 (*uinum fit*) *item nardo Gallico et aliud e siluestri* ; en effet, en dehors de ces deux cas aberrants, les manuscrits ont, pour les formules de vins artificiels des §§ 101-112, 22 fois *ex*, unanimement et sans exception.

Je ferai plus de réserves sur le chapitre consacré au *sermo uulgaris* (p. 43-51). Les exemples de datif éthique cités ne me paraissent pas convaincants, et je ne vois pas la valeur affective propre à ce datif dans des phrases du type *dentes alicui cadunt* ; il y indique simplement qu'un fait existe pour quelqu'un ou quelque chose. L'étude des diminutifs marque aussi quelque confusion. Sans doute, l'auteur a-t-il bien noté qu'aucune notion quantative n'intervient dans l'emploi en concurrence de *cerebellum* / *cerebrum*, *linteum* / *linteolum*, etc., mais on ne peut comparer des expressions comme *pisciculi minuti* (32, 109), à quoi s'oppose *piscis* et dont l'intention diminutive est évidente, et *pediculo minimo* (15, 56) « pédoncule d'un fruit » qui ne s'oppose à *pes* que dans l'esprit d'un grammairien. De même, M. Önnerfors pense encore que les adjectifs composés en *per-* sont familiers (p. 48-49), et c'est sans doute la raison pour laquelle il ne parle pas de ceux en *prae-*. C'est une question de date et non de style : *prae-* remplace *per-* dans les adjectifs intensifs vers le début de l'empire, et Pline a la phobie de *per-* (9 exemples seulement) quand il offre 26 composés en *prae-* dans 117 emplois (voir *R. É. L.*, XXIX, 1951, p. 145).

La deuxième partie (p. 74-108) comporte l'étude de certains substantifs (*aquae, balineae, -neum, -nea*, abstraits en *-tus* comme *cubitus, factus, itus*, etc.), d'adjectifs (*surdus, uitalis*), de verbes, avec d'excellentes remarques sur *quire, nequire* (p. 88-94) qui débordent même le cadre de ce travail.

La troisième partie, se rapportant à la syntaxe, offre beaucoup plus d'intérêt, surtout l'étude de l'usage des participes (p. 118-124), qui est une des caractéristiques du style de Pline. Si l'emploi du participe futur comme adjectif est commun à son époque, celui du participe présent tient à son goût personnel (*piscantes, uindemiantes*, etc., pour *piscatores, uindemiatores*), mais aussi au sujet et aux exigences de la traduction. M. Önnerfors a bien montré que Pline n'a pu traduire autrement les adjectifs composés grecs (*oua generantes* = ὠοτόκα) ; mais il en a aussi usé pour rendre le participe grec lui-même, pour la commodité de la traduction. Il y aurait eu à ce propos tout un chapitre à écrire sur Pline traducteur, groupant plusieurs des justes remarques éparses dans l'ouvrage. On eût pu y faire figurer, en outre, l'emploi des noms d'agent en *-tor* pour rendre les participes si commodes du grec : ainsi *circumfossor*, création de Pline, 17, 227, pour τῶν περισκαπτόντων de Théophraste, *H. P.*, 4, 14, 7.

Dans une dernière partie, M. Onnerfors entreprend l'examen critique de vingt-quatre passages délicats des *H. N.* Il s'y montre avec raison conservateur (cf. e. g. pour 12, 6 et 14, 38) ; la leçon *bibi* de 14, 91, comme la suggestion pour 14, 95, me semblent valables. Trois Index, locorum, rerum, uerborum (latins, grecs et hébreux), rendent aisés la consultation de l'ouvrage.

On eût peut-être souhaité une conclusion d'ensemble. Le propos de l'auteur n'était que de nous présenter un certain nombre de remarques. C'est donc au lecteur à tirer lui-même les conclusions. Il sera aidé en cela par la qualité d'un travail consciencieux fondé sur d'amples recherches, qui, s'il n'emporte pas toujours la conviction dans le détail, donne matière à réflexion. Les éditeurs de Pline tireront parti des statistiques et des comparaisons pour l'établissement du texte. Le long chapitre sur les noms de nombre (p. 126-152) leur sera en particulier précieux.

J. André.

Johanna Niemirska-Pliszczynska, *De elocutione Pliniana in Epistularum Libris nouem conspicua Quaestiones selectae* : Lublin, 1955, 168 pages.

Le style de Pline le Jeune a été l'objet de beaucoup d'études, parmi les dernières desquelles en France : Pline le Jeune, *Panégyrique de Trajan*,

préfacé, édité, commenté par M. M. Durry, Paris, Belles-Lettres, 1938, où l'auteur cherche avant tout les relations de Pline avec les principes stylistiques de l'époque précédente, et *Sidoine Apollinaire et l'esprit précieux en Gaule aux derniers jours de l'empire*, par M. A. Loyen, qui fait précéder son étude sur Sidoine d'une étude sur Pline, principal représentant de l'esprit précieux dans l'antiquité. L'étude de Mme Pliszczynska, survenant après les deux précédentes, déroute à première vue le lecteur. Ce n'est plus une vue d'ensemble, une thèse ayant un objectif précis, mais l'examen de détails, *quaestiones selectae*, d'où peu à peu se dégage l'idée du sujet.

Un premier chapitre est consacré aux diminutifs pliniens — et ils sont nombreux —; la conclusion est qu'ils servent moins à exprimer la petitesse que la tendresse ; dès la première page se présentent à nous *agellus*, *arbuscula*, *praediolum*, accompagnés de la note : *Plinius uiri scholastici uitam tranquillam describit*, et toute la lettre dans laquelle est décrite la villa du pays des Laurentes dégage le même parfum caressant de paix et de simplicité, excellent milieu pour le travail de l'esprit, dans une atmosphère de tendresse un peu naïve.

Vient ensuite l'examen des verbes composés qui concourent à exposer les phases du mouvement, animant le paysage sans le troubler. Puis un chapitre consacré à la création d'abstraits, qui trouvent facilement place dans les séries connues : noms d'agent, substantifs verbaux en *-tio*, en *-tus*, etc...

Survient alors un chapitre intitulé : Pline imitateur des Grecs. J'avoue regretter l'emploi de ce titre en tête d'une liste de mots grecs ; il tend à renforcer une erreur trop répandue, celle de signaler toute ressemblance de vocabulaire entre deux écrivains comme une imitation. Cet usage a rétréci l'étude de l'imitation qui a tenu, en réalité, une très grande place dans la rhétorique antique et qu'il faudrait, pour en tirer des profits plus fructueux, replacer sur un terrain solide et ample.

L'un des chapitres suivants contient l'examen de la construction de la phrase dans laquelle, à l'âge de Pline, la parataxe se substitue à l'hypotaxe ; l'auteur met en lumière le caractère de tendresse qu'elle apporte à beaucoup des lettres de Pline et particulièrement à ses descriptions de villas.

Sans pousser plus loin notre inventaire, arrêtons-le au chapitre des métaphores et comparaisons et à sa partie centrale, les personnifications, représentées en cet endroit par cette gracieuse description d'un débordement de l'Anio : « *Anio, delicatissimus* amnium, ... magna ex parte nemora quibus inumbratur et fregit et rapuit, subruit montes *et decidentium mole pluribus locis clausus, dum amissum iter quaerit, impulit tecta ac se super ruinas eiecit atque extulit* (p. 78). » Cet emploi de la

personnification est l'un des procédés les plus caractéristiques du style de Pline et établit une sorte de lien affectif entre lui et les choses. Après l'avoir reconnu dans la variante *possidet* de *Ep.*, 2, 17, 12, j'ai eu le regret de ne pouvoir lui donner place dans mon texte de l'édition de Pline, mais mon plaidoyer en sa faveur a heureusement persuadé à M. Maurice Schuster de l'accueillir dans la sienne (*Mnémosyne*, 1929, p. 53).

Le plan adopté par l'auteur de cette étude déconcerte donc à première vue le lecteur ; mais, en lisant sous sa direction le texte de Pline, on voit se lever de ligne en ligne la sympathique figure de ce littérateur précieux, qui sait si bien choisir le détail et le mettre en bonne place, qui, ne laissant rien au hasard, s'attire la reconnaissance du lecteur par son effort continu pour lui plaire. L'auteur de l'étude rapproche son nom de celui de Sénèque : tous deux écrivent le style de la même époque. Mais, à l'affection pour ceux auxquels il s'adresse, Sénèque associe une virile énergie pour la recherche du bien de son âme, tandis que le timide magistrat de Trajan ne cesse d'être inquiet d'une faute ou d'une erreur à l'égard de ceux auxquels il se doit.

A. Guillemin.

R. Giomini, *Saggio sulla Fedra di Seneca* (Studi e saggi, 5) : Roma, Signorelli, 1955, 124 pages. — F. Giancotti, *Un repetitore in veste di contradittore e altre postille al saggio sulle tragedie di Seneca* : Roma-Napoli, Dante Alighieri, 1955, 68 pages.

Je rendrai compte de ces deux livres simultanément, puisque l'un répond à l'autre, et que deux bons spécialistes de Sénèque y apparaissent comme un couple de gladiateurs, éclairé par les lueurs orageuses de la passion philologique : frères ennemis, bien dignes d'inspirer l'auteur d'Hercule furieux, ou le talent plus menu, et plus narquois, d'Hérondas.

M. Giancotti estime que, dans son édition de Phèdre d'abord, puis dans son *Saggio* sur la même tragédie, M. Giomini a pillé son propre *Saggio sulle tragedie di Seneca*. Dans un opuscule virulent et plein de verve agressive, il souligne les emprunts. Il y en a : un peu, beaucoup... M. Giomini aurait pu être plus prudent, multiplier davantage les références. Mais est-il très juste de lui reprocher d'être parfois en accord avec son prédécesseur? Le droit de propriété de la pensée n'est pas encore codifié, et les opinions individuelles, quand elles sont intéressantes, constituent assez vite une sorte de bien commun.

M. Giomini doit donc beaucoup à M. Giancotti. Mais il est loin de s'accorder avec lui sur tous les points (problème de la rhétorique), et — ô illogisme ! — cette indépendance paraît aussi douloureuse à son adversaire qu'une trop littérale fidélité.

De toute manière, l'ouvrage de M. Giomini est bon. Il comporte une introduction sur les sources de Sénèque où l'auteur confronte en particulier l'*Héroïde* 4 et la tragédie, pour marquer combien le problème humain est prédominant et approfondi chez Sénèque. La dépendance de celui-ci par rapport à Ovide est limitée surtout aux deux premiers actes. Puis, M. Giomini analyse la tragédie de Sénèque, en la suivant dans son déroulement. Ici encore, nous retrouvons les qualités de finesse que nous avions notées dans l'édition de *Phèdre*. Je ne puis accompagner M. Giomini dans le détail de sa recherche, mais je souligne la richesse de ses interprétations psychologiques. J'aime mieux quelques rapprochements avec Racine ou d'Annunzio. L'importance et le rôle des chœurs, la technique des monologues (cf. p. 101 et suiv.) sont étudiés avec talent. Cette enquête littérale complète les vues plus synthétiques de M. Giancotti. Les deux auteurs ont bien travaillé pour les études sénéciennes.

Aussi leur mésentente me semble-t-elle regrettable. Que penserait Sénèque, s'il apprenait cette fureur (*furor*, différent de *mens bona* : cf. Giancotti, *loc. cit.*, p. 18 et suiv.)? Il dirait à M. Giancotti : « Mon fils, le sage seul est heureux. Seul, il estime comme une immense vanité les efforts des philologues. Il est bon d'aller à la recherche du vrai dans le domaine obscur et lacunaire de la littérature latine ; mais il serait hasardeux de se flatter d'y rencontrer jamais une vérité convaincante. Aussi importe-t-il peu qu'on te pille sans te citer : souhaites-tu tellement qu'à tes erreurs ton nom soit lié pour l'éternité? Beaucoup de tes aînés ont été utilisés eux aussi, sans que leur débiteur se mette en peine de signaler leur existence ; et sans doute était-ce mieux ainsi. Leur gloire demeure pure et leur rayonnement brille d'autant mieux qu'il est plus anonyme. Continue donc à écrire pour qu'on se serve de toi, et atteins cette suprême vertu du philologue, qu'est l'indifférence. »

H. Bardon.

Vincenzo Ussani Jr., *Studio su Valerio Flacco* (Studi e saggi, 6) : Roma, Signorelli, 1955, 148 pages.

M. V. Ussani Jr. s'est livré à des recherches patientes pour préciser la datation des *Argonautiques* : cette première étude ouvre une série de travaux qu'il consacrera à Valérius Flaccus. Voici l'essentiel de ses conclusions actuelles : le *prooemium* des *Argonautiques* n'a pu être écrit une fois le poème terminé, car celui-ci est resté incomplet ; Quintilien 10, 1, 90, prouve que Valérius mourut peu avant 90 ; Silius, dans ses *Punica*, 3, 570 et suiv., utilise le *prooemium* des *Argon.*, qu'il connaissait donc vers 92-93 ; les allusions à l'éruption du Vésuve au livre IV sont postérieures de peu à l'année 79, rappellent les vers 10 et suiv. du livre I

(à propos de Vespasien), et reflètent des préoccupations que nous retrouvons, par exemple, dans les *Oracula Sibyllina* 4, 130 et suiv. ; d'autre part, pour la langue et le style, le *prooemium* paraît contemporain des premiers chants des *Argonautiques*. Il faut donc voir dans le *ille* de 1, 15, une allusion à Titus ; le *cultus deum*, c'est la consécration du divin Vespasien ; *delubra gentis* évoque le *templum diui Vespasiani*, que Titus entreprit de construire vers 80, et non le *templum gentis Flauiae*, élevé par Domitien en 94-95. En conséquence, le *prooemium* des *Argonautiques*, et c'est là son originalité, ne célèbre pas l'apothéose de l'empereur vivant, mais celle d'un empereur mort et divinisé. Il a été rédigé peu après l'éruption du Vésuve, et l'on en trouve des réminiscences dans le livre III des *Punica*, composé vers 92-93. Comme la notice de Quintilien laisse entendre que Valérius mourut peu de temps avant l'année 90, c'est entre cette date et les dernières années du règne de Vespasien que se situe la rédaction des *Argonautiques*.

Tout cela paraît très vraisemblable. La faiblesse des critères stylistiques de datation ainsi que la bizarrerie de l'expression *delubra gentis* pour désigner le temple du divin Vespasien n'affaiblissent guère une argumentation établie sur des preuves variées et, d'ordinaire, solides. M. Ussani a apporté une contribution très intéressante à la chronologie de la littérature impériale.

L'on relèvera peut-être quelques traces d'inexpérience dans la longueur du chapitre I : M. Ussani s'est cru obligé d'y faire l'historique du problème ; était-ce utile? De même, trop de pages (ou pas assez) sont consacrées à la tradition du *prooemium* dans la littérature latine ; elles présentent des rapprochements utiles (ainsi, entre les *Géorgiques* et les *Argonautiques*), mais M. Ussani, dépassant les limites de son sujet, a suivi dans leur succession les louanges hyperboliques adressées par les écrivains aux princes régnants : le tableau est à la fois sommaire et languissant. L'évolution de l'attitude de Virgile envers Auguste, les réticences et les élans d'Horace, la position de Properce sont très insuffisamment notées ; et il y aurait beaucoup d'adjonctions à proposer sur Lucain, Manilius, surtout sur Calpurnius Siculus et le bucolique d'Einsiedeln.

Autres remarques. P. 50 : dans les *Silves* 1, 1, 105, il n'est pas question du temple de la *gens Flauia* qui a été dédié par Domitien, et non à lui (cf. Frère, éd. *Silves*, t. I, note complémentaire à la page 18). — P. 59 : à propos des catalogues de guerriers, compléter ainsi les références : Virg., *Aen.* 7, 647-817 ; Ov., *Met.* 8, 301-317 ; Luc., 1, 396-465 ; cf. 2, 47-55 ; 2, 632-648 ; 3, 169-297 ; 4, 676-686 ; cf. 7, 270-383 ; 7, 362-364 ; St., *Theb.*, 4, 44 et suiv. ; cf. 5, 431 et suiv. ; 7, 254 et suiv. ; 12, 609-

638 ; *Achil.*, 1, 406-422 ; Claud., *Ruf.* 2, 106-114 ; *III Hon.* 68, 72 ; *Stil.* 1, 248-263.

H. BARDON.

Enzo V. MARMORALE, *Persio* (Biblioteca di Cultura, t. XVIII) : Firenze, La Nuova Italia, 2e éd., 1956, 355 pages, 2.000 lires.

Voici paraître, en même temps que deux éditions de Perse (cf. ci-dessous, p. 371 et 380), cette réédition d'un volume auquel le succès n'a pas été ménagé, bien qu'il ait paru dans la période malheureuse de la guerre (cf. les comptes rendus d'Alfonsi, della Corte, Helm, Axelson), si bien qu'il suffira de le signaler ici par un rappel, d'autant plus que l'ouvrage ne diffère pas sensiblement de ce qu'il était en première édition.

Le souci de M. Marmorale a été en principe de dessiner de son auteur, comme il l'a fait pour Pétrone et Juvénal, un profil littéraire propre à faire apparaître sa valeur humaine et moderne, tout en s'efforçant de définir son originalité et la valeur de contraste qu'il présente par rapport à ses émules latins.

Il reproche à ses devanciers, peut-être avec quelque sévérité, de ne s'être pas toujours souciés de pénétrer l'âme du poète ; il aborde son sujet, déclare-t-il, avec simplicité de cœur et désir de sentir la poésie avant d'entreprendre une enquête scientifique objective, en évitant les développements génériques et approximatifs de ce qu'il appelle « l'impressionnisme dillettante » qui, dit-il, a trouvé ses champions chez Pater et Wilde, « et sévit encore spécialement en France » (exemples ?).

Sur quoi il consacre à son auteur six chapitres denses (non titrés), et deux appendices de 250 pages, consacrés l'un à une étude biographique, l'autre à un commentaire détaillé des Satires. Il va de soi que l'auteur tient compte des publications postérieures à sa première édition, encore que presque aucune ne soit mentionnée dans les notes de bas de page (pourquoi les citations en langue étrangère sont-elles émaillées d'incorrections ; ainsi p. VII, n. 4 ; p. 112, n. 4 ; p. 134, n. 1 ; p. 276, n. 2?). On ne manquera pas d'apprécier dans cette étude les réactions d'un esprit et vif et primesautier au contact du plus « hors-cadre » des poètes latins.

J. MAROUZEAU.

R. TEN KATE, *Quomodo heroes in Statii Thebaide describantur quaeritur* : Diss. Groningen, 1955, 121 pages.

M. Ten Kate, comme M. Evenhuis (cf. p. 346), est un élève de M. Enk ; on reconnaît chez lui les qualités des latinistes de l'école de Gro-

ningen : un beau latin aisé, parfois malicieux, le souci d'une documentation irréprochable, le goût de la poésie. Après vingt-cinq pages sur la *Thébaïde* en général, on trouve ici une suite de monographies sur chacun des principaux héros du poème : ce qu'il était dans les traditions antérieures, ce qu'il fait chez Stace, le caractère distinctif que Stace lui a donné, les qualités et les défauts de cette peinture. On regrette un peu l'absence d'une conclusion d'ensemble sur Stace, créateur de personnages ; mais beaucoup de remarques ingénieuses guideront le lecteur vers les plus beaux passages du poème.

Jacques PERRET.

Antonio QUACQUARELLI, *La retorica antica al bivio (l' « Ad Nigrinum » e l' « Ad Donatum »)* : Roma, Viale Aurelio Saffi, 23ª, Éditions scientifiques romaines, 216 pages.

Ce livre nous met en face de la transformation du monde païen en monde chrétien, et les deux ouvrages étudiés par M. A. Quacquarelli, l'*Ad Nigrinum* de Lucien et l'*Ad Donatum* de saint Cyprien, la représentent sous des aspects opposés. Les deux premiers chapitres nous amènent à la question par un bref résumé de faits bien connus : les sectes philosophiques ont presque renoncé à toute doctrine spéculative et se contentent de la morale, c'est-à-dire de la poursuite d'une vie pure.

Dans l'*Ad Nigrinum* apparaît donc le philosophe Nigrinus, un inconnu qu'ignorent les textes historiques. Lucien se représente lui-même, accompagné d'un ἑταῖρος destiné à lui donner de brèves répliques. Ce personnage s'étonne du grand changement survenu dans sa vie et dans sa conduite, et Lucien lui répond dans un transport d'enthousiasme que ce changement est l'effet de sa rencontre avec Nigrinus, qui lui a révélé la philosophie et lui en a fait connaître les vertus en lui décrivant la vie qu'on mène à Rome et celle qu'on mène à Athènes. M. A. Quacquarelli nous avertit ici que nous sommes en pleine allégorie. Les jugements de Tacite sur le monde romain d'alors suffisent à le prouver, et en particulier celui qu'il porte sur l'époque de Nerva, l'appelant *rara felicitas*, et sur la liberté de pensée de l'époque des Antonins. L'antithèse Rome-Athènes est, pour la philosophie, parallèle à l'antithèse Babylone-Jérusalem, adoptée par les premiers chrétiens pour signifier symboliquement le mal et le bien. Cette cité philosophique, à la recherche de la pureté de la vie, présente beaucoup de caractères qui lui sont communs avec la jeune société chrétienne, et l'Athènes décrite par Nigrinus ressemble beaucoup à la communauté chrétienne que nous fait connaître le rapport de Pline le Jeune à Trajan. Cette ressemblance a facilité certainement le passage de la cité philosophique à la religion chrétienne.

De plus, la philosophie, ayant renoncé à tout effort spéculatif, se contentait désormais pour ses adeptes de la cohérence entre la pensée et l'action, sincérité que les circonstances rendaient parfois héroïques et que les apologistes grecs montrent éminemment réalisée chez les chrétiens.

Cet ensemble de circonstances amena de nombreuses conversions au christianisme de philosophes grecs. Ils y trouvaient matière à l'action, en quoi se résumait alors la philosophie, et, afin que rien n'entravât la liberté humaine qui était la condition de cette action, certains allèrent jusqu'à sacrifier l'antique croyance à la fatalité irréductible du destin.

Les premiers chrétiens grecs sont donc parvenus à la foi par la voie de la philosophie, les chrétiens latins y ont été conduits, au contraire, par celle de la rhétorique. La conversion apparaît, à saint Cyprien comme à Lucien, un passage des ténèbres à la lumière, mais là se borne la ressemblance. Pour Lucien, elle n'a été qu'un ébranlement sans lendemain ; celle de Cyprien, au contraire, détermine un crescendo continu qui ne s'arrête qu'au martyre. Tandis que Lucien est resté dans le monde et y a vécu parmi les passions, Cyprien est nommé évêque de Carthage ; il y a élargi et ennobli cette communauté chrétienne qui tient pendant sa vie l'un des premiers rangs dans l'Église. Tandis que les compatriotes de Nigrinus, les apologistes grecs, puisaient leur foi religieuse dans les subtilités de la dialectique, Cyprien, dans l'*Ad Donatum*, développait l'opposition du monde chrétien et du monde païen, non sur le plan de la métaphysique, mais sur celui de la vie quotidienne empirique, par la lecture de la Bible que les Grecs ne peuvent comprendre, leur intelligence étant obnubilée par la pratique de la philosophie. Aussi Lucien ne fait-il entendre à ses lecteurs que le ton de la conversion philosophique, tandis que la conversion de Cyprien est une conversion religieuse. Ce ton devait être celui de la prédication chrétienne : Cyprien, avant d'être un évêque, avait été rhéteur, et rhéteur il demeure après sa conversion ; il est si bien resté sous l'influence de la déclamation oratoire que les sujets qu'il traite dans ses ouvrages sont parents de ceux que nous a transmis Sénèque l'Ancien, dépouillés seulement de l'aspect ridicule et romanesque qu'ils revêtent dans les *Controverses et suasoires* : ce sont presque toujours les vertus et les vices qui y sont mis en lumière.

La foi détermine chez Cyprien ce qu'on cherchait vainement chez Lucien, une transformation non seulement de la vie, mais encore du talent ; ses écrits prouvent qu'une âme chrétienne devait découvrir sans peine une rhétorique chrétienne, préférant à la brutalité de l'invective contre les vices la douceur de l'exhortation chrétienne. Aussi bien la philosophie se résout-elle pour lui en la vertu d'*humanitas*, mais entendue tout autrement qu'elle ne l'est par Cicéron ; pour Cicéron,

l'*humanitas* est une culture de l'intelligence et de la politesse sociale ; pour Cyprien, elle est la charité, c'est-à-dire l'essence même du christianisme. Là où Lucien n'a cherché qu'un équilibre harmonieux des puissances humaines, Cyprien rejoint l'éternel par la pensée et sous le chrétien aperçoit le fils de Dieu.

Ce court résumé ne peut donner un aperçu de la richesse de ce livre, qui contient, rattachés au développement de la thèse de l'auteur, des aperçus suggestifs relatifs à la pensée antique, à la rhétorique, à la psychologie, à des domaines qui, à première vue, peuvent sembler étrangers à la question, mais lui apportent cependant des clartés et des précisions indispensables.

A. GUILLEMIN.

Christian COURTOIS, *Victor de Vita et son œuvre, étude critique*, thèse de Paris : Alger, Imprimerie officielle du Gouvernement général de l'Algérie, 1954, 111 pages dont un *Index personarum*, un *Index locorum*, un *Index scriptoris*.

Le regretté disciple de Louis Halphen ne pouvait écrire son grand ouvrage sur « Les Vandales et l'Afrique » sans avoir scruté de près la valeur du témoignage fourni par l'unique auteur ancien qui ait consacré un traité spécial à cette question. Courtois nous prévient dès l'abord qu'il s'est fondé sur l'édition du *Corpus de Vienne*, sans procéder à un examen personnel de la tradition manuscrite : il évite, en conséquence, de se prononcer sur le problème de la division en livres. Si fâcheuse que puisse paraître cette démarcation tracée entre le travail du philologue et celui de l'historien, l'on ne saurait pour autant nier l'intérêt de l'ouvrage de critique purement historique qui nous est présenté ici.

La première partie, intitulée : « L'auteur et son livre », est à la fois la plus neuve et la plus audacieuse. Contrairement à l'opinion courante, Courtois ne pense pas que Victor ait été évêque de Vita. Il fait valoir que la suscription des manuscrits : « Victor patriae Vitensis », indique seulement Vita comme lieu d'origine de notre Victor ; ce qui est très vrai. D'autre part, son *Historia* dénote une connaissance précise du milieu clérical de Carthage. Est-ce un argument suffisant pour faire de notre Victor un prêtre de Carthage, distinct de l'évêque Victor de Vita qui est spécifié absent du colloque de Carthage en 484? Je ne vois rien d'impossible à ce que le prêtre Victor, originaire de Vita, ait été un jour élu évêque par ses compatriotes, ni à ce qu'il ait été absent du colloque de Carthage, soit pour une raison qui nous échappe (motif de santé, par exemple), soit en raison même de son extrémisme antiarien. Cette attitude extrémiste pouvait rendre sa présence indésirable ou encore le conduire à refuser de prendre part à ce colloque, destiné à établir une

fusion ou un *modus vivendi* entre les églises arienne et catholique d'Afrique. L'argument par l'absence ne me semble pas plus sûr que l'argument *ex silentio*, selon lequel l'*Historia* serait antérieure à la mort d'Huniric, du fait que le nom de Gunthamund n'y est pas prononcé. Cette sorte d'argument montre une possibilité, mais ne contraint pas à l'adhésion. Tel indice va même en sens contraire. Si Victor écrit sous Huniric, vers 484, comment peut-il savoir que les martyrs de Tipasa, loquaces malgré leur langue coupée, sont recueillis au palais de Constantinople et y font l'objet de vénération? Courtois répond que Victor peut tenir ce renseignement d'envoyés byzantins tels qu'Uranius. Mais, lorsque Victor écrit (*C. S. E. L.*, t. VII, p. 87, 14) : « Sed si quis incredulus esse uoluerit, pergat nunc Constantonopolim, et ibi reperiet unum de illis... », il suppose que le voyage de Carthage à Byzance est chose aisée pour n'importe qui ; or, il paraît peu vraisemblable que, sous Huniric, les relations entre les Catholiques africains et l'Empereur aient été ainsi autorisées. Dans l'hypothèse même de Courtois, il faudrait, à mon avis, admettre au moins qu'une phrase comme celle-ci a été ajoutée après la mort d'Huniric. Je doute aussi que l'élection d'Eugène comme évêque de Carthage eût été tolérée par Huniric si cet Eugène était Grec. Courtois invoque (p. 21) le précédent de Valérius, évêque grec d'Hippone. Mais ceci nous reporte un demi-siècle avant la domination vandale, en un temps où les relations entre Orient et Occident étaient tout autres, fondées sur l'*unanimitas* des empereurs.

La seconde partie, qui constitue à elle seule la moitié du livre, est la plus sûre, et vraiment fondamentale. Nous avons là de patients et utiles relevés touchant la documentation de Victor : lieux et personnes qu'il nomme (*nouimus* ne signifie d'ailleurs pas forcément, je crois, que Victor connaisse personnellement le témoin). M. Courtois, qui est parfaitement au courant de l'onomastique et de la toponymie africaines, excelle à repousser les identifications hâtives comme à en proposer de nouvelles (en ce qui concerne Quodvultdeus, la thèse de R. Braun sur le *De promissionibus et praedictionibus Dei* approfondira bientôt le problème). Il *sent* aussi tout ce qui est détails réalistes, non inventés, spécifiquement africains : sauterelles, bourricots, caroubiers... Il conclut justement que l'information de Victor est très inégale selon les provinces dont il traite, mais particulièrement précise et détaillée en ce qui concerne Carthage. Il adresse un seul grief à Victor, touchant le temple de Memoria : « Ira-t-on supposer que les Vandales l'avaient détruit pour le plaisir de le rebâtir? » (P. 41.) Je ne vois pas une contradiction si criante chez Victor : le temple peut fort bien avoir été abîmé par les Vandales lors de la prise de Carthage en 439, puis restauré en tout ou en partie avant 484 ; de plus, le colloque de 484 se tient non dans le temple même, mais

au lieu dit : « Temple de Memoria », ce qui semble confirmer la destruction de 439. Disons, si l'on veut, que le *funditus* de Victor est hyperbolique, puisque les fondations de ce temple subsistent encore aujourd'hui. Mais cela n'empêche pas qu'il ait pu être ruiné par les Vandales. Pourquoi Victor, d'ordinaire exact sous le rapport de la topographie carthaginoise, inventerait-il un détail dont la fausseté éclaterait immédiatement aux yeux de ses lecteurs africains comme aux yeux des ambassadeurs byzantins à Carthage? J'ajoute qu'une communication de M. Gilbert Picard à l'Académie des Inscriptions, en date du 16 novembre 1956, a fait connaître le résultat des fouilles récentes aux Thermes d'Antonin à Carthage : elles ont révélé les traces d'un immense incendie qui se date avec précision, grâce aux monnaies, de l'an 439.

Après cette seconde partie, favorable dans l'ensemble à Victor, l'on est un peu surpris de voir Courtois lui dénier le titre d'historien et le rabaisser loin au-dessous d'un Grégoire de Tours, comme si celui-ci ne s'efforçait pas, lui aussi, malgré son inculture, au langage des rhéteurs. Faut-il rayer un cinquième de l'*Historia persecutionis* parce que ce sont des discours? Mais les plus grands historiens antiques, un Salluste, un Tite-Live, ne procèdent pas autrement. Faut-il tenir pour nuls tous les faits qu'accompagne une référence biblique? « Il n'est pas jusqu'à Huniric lui-même, écrit ironiquement Courtois, qui ne soit censé méditer l'*Exode* et se défendre contre Eugène de Carthage à coups de *Psaumes* » (p. 73). Ce n'est pas un comble d'invraisemblance, mais une réalité : les rois vandales, aux mains de leurs conseillers les évêques ariens, avaient une mentalité non moins théologique que leurs sujets romains et catholiques (voir Fulgence, *Ad Thrasamundum*, I, 2, *P. L.*, t. LXV, 226 D ; Victor de Tonnena, *Chron. a. 498*, *M. G. H.*, *Auct. ant.*, t. XI, p. 193). Bien entendu, l'*Historia* de Victor est une œuvre de propagande ; mais la dialectique au moyen de laquelle Courtois rétablit la réalité des faits n'est guère moins inquiétante. Par exemple, Victor peint Félix, vieil évêque impotent, partant en déportation attaché comme un tronc d'arbre au dos d'un mulet : « c'est-à-dire, interprète Courtois (p. 79), que les exilés pouvaient éventuellement disposer de montures, se faire accompagner de bêtes de somme. » L'on sent un peu trop le désir de réhabiliter les rois persécuteurs. N'eût-il pas été plus équitable, pour apprécier sainement le degré de crédibilité de Victor, de comparer ses récits de miracles ou de supplices avec ceux de ses contemporains? L'on s'apercevrait alors que son arsenal de tortures est beaucoup moins imaginaire que celui du *Peristephanon* de Prudence, par exemple.

Est-ce le contact prolongé avec Victor? Le style de Courtois sent parfois le pastiche et présente quelques-uns des défauts qu'il reproche à Victor : alliances et jeux de mots (p. 39, à propos des Vandales : « ré-

gions favorisées, si l'on peut dire, par leur présence » ; p. 40 : « Les auteurs ont, si j'ose dire, utilisé les *piscinae* pour fournir de l'eau à leur moulin » ; p. 87 : « visage du royaume » ; « portrait tracé à la pointe de la haine ». Beaucoup de fautes d'impression aussi : p. 41 : « fundi*b*us » ; p. 77 : « p*a*enae » ; p. 52, n. 207 : « intervention » pour « invention » ; p. 87 : de*r* Kaiser*s* ; p. 90 : della Societ*a* italian*e*).

Le lecteur érudit trouvera grand profit à utiliser cet ouvrage important, même s'il ne se sent pas tenu de partager chaque fois les jugements excessifs portés sur Victor. L'amertume était l'un des traits du caractère de Courtois. C'est aussi le fait de son triste destin, si l'on songe qu'un accident stupide vient de mettre un terme brutal à sa carrière, qui s'annonçait des plus brillantes au lendemain de la soutenance de ses thèses.

Pierre COURCELLE.

Éditions de textes.

Collection Guillaume Budé : Paris, Les Belles-Lettres.

— *Virgile, Géorgiques*, texte établi et traduit par E. de SAINT-DENIS : 1956, XLIII & 126 pages doubles.

L'édition de H. Goelzer était de 1926 ; après trente années, la voici remplacée, avec cette circonstance émouvante que le vénéré R. Durand aura été le réviseur de l'un et de l'autre éditeur.

L'introduction de Goelzer était surtout littéraire, celle de M. de Saint-Denis est essentiellement historique et analytique ; on appréciera en particulier ce qui est dit p. XXI et suiv. de la chronologie de la composition. Comme Goelzer, M. de Saint-Denis a cru bon de ne pas se contenter des quelques notes auxquelles laissent place les pauvres blancs de bas de page, et les notes complémentaires qui viennent à la suite du texte sont beaucoup plus abondantes que celles de l'ancienne édition. On ne s'étonnera pas que ces notes, étant donné la qualité du nouvel éditeur, soient pour une bonne part de caractère technique ; à cet égard, on les trouvera encore insuffisantes, et M. de Saint-Denis est le premier à le reconnaître ; elles ne représentent que « l'essentiel d'un commentaire plus abondant qui a été rédigé, mais qu'il a fallu condenser » (p. XLIII).

On n'attendra pas que je me livre au jeu enfantin de mettre en compétition les deux éditeurs pour leur attribuer des points ; tout au plus pourra-t-on remarquer que le nouveau traducteur, soucieux de technicité, substitue volontiers dans sa traduction au terme commun le vocable spécialisé, préférant « emblavures » à « semailles », « éteules » à « chaumes », « age » à « croc »... Je ne sais pas si parfois je n'irais pas plus loin que lui dans le sens de la précision : il est question çà et là de